



Eleanor Parker et Clark Gable dans *le Roi et Quatre Reines* (1956). PHOTOS CINÉMATHEQUE FRANÇAISE



Errol Flynn (à droite) dans *Gentleman Jim* (1942).

Ciné/ Raoul Walsh, trouble feu

Une rétrospective à la Cinémathèque française et un livre collectif permettent de (re)plonger dans l'œuvre du cinéaste américain, brassage de genres parcouru d'une énergie folle, tout en héros ambigus et corps impatientes.

Des grands borgnes de Hollywood (John Ford, Fritz Lang, Nicholas Ray...), Raoul Walsh (1887-1980) est sans doute celui dont le cache noir ressemblait le plus à un bandeau de corsaire. C'est que le goût de l'aventure, cette fibre bouillonnante d'une vie de fibuste héritée, selon la légende familiale, d'un grand-père irlandais - nationaliste en cavale que ses fils feront évader des geôles britanniques pour rejoindre l'Espagne puis les Etats-Unis - innervent autant ses frasques de viveur impénitent, qu'ils

infuseront ses films d'une énergie échevelée, d'une intense vitalité, conférant à son œuvre immense et compositive une inaltérable jeunesse. «*Maître des éléments, cinéaste de la foudre et des forces telluriques*», dira le cinéaste et critique Pierre Rissient. Rien que ça !

Boule de nerfs. Walsh l'aventurier a littéralement assisté à la naissance du cinéma hollywoodien. Il faut le voir, dans cet épisode de *Cinéastes de notre temps*, adossé à la barrière de son ranch, roulant sa cigarette d'une seule main, pour com-

prendre ce qui, en lui, séduira les pionniers qui l'emploieront d'abord comme acteur. Cette allure de cowboy désinvolte, bon cavalier prompt au lasso, cette nature instinctive qui tapera dans l'œil du père fondateur de cet art balbutiant : D. W. Griffith. Ce dernier lui confiera le rôle de l'assassin de Lincoln dans *Naissance d'une nation* et en fera son assistant. Jusqu'à ce que le disciple ne passe derrière la caméra, pour ressusciter la mythologie, américaine s'il en est, du *born again* dans *Regeneration* (1915), l'un des premiers films de gangsters, où déjà s'imprimaient l'agitation brouillonne de la vie et la fougue débridée de son style, avec une attention au petit peuple que- relleur qui fréquentait les docks d'Ellis Island et le quartier populaire du Bowery. Une attache quasi documentaire dont Walsh ne se départira jamais, jusque dans ses rêveries les plus épiques.

S'amorçait ainsi une carrière couvrant un demi-siècle de cinéma et une bonne centaine de films que la Cinémathèque française (XII^e arrondissement de Paris) accueille pour deux mois, tandis qu'un ouvrage collectif dirigé par le critique Mathieu Macheret, *Raoul Walsh en jeux* (Editions de l'œil), plonge à corps perdu(s) dans ce maelström étourdissant en privilégiant un angle original : envisager son cinéma à travers le prisme des acteurs qui l'ont incarné. De quoi se frayer un chemin dans ce labyrinthe de chefs-d'œuvre dont on peine parfois à identifier un style unique, tant il est aisé de se noyer dans la profusion des genres - westerns, films de guerre, d'aventure, de pirates, de gangsters, films noirs psychanalytiques, (mélo) drames, comédies - qui souvent se contaminent et se chevauchent.

Disons, pour aller vite, que l'acteur tel qu'il apparaît chez Walsh est partie prenante de la mise en scène, à la fois vecteur et combustible. Son cinéma vitaliste s'abreuve de ces corps impatientes dont il puise l'énergie brute pour s'arrimer à la ligne pure du mouvement. James Cagney, boule de nerfs survoltée et torturée - *les Fantastiques Années 20* (1939) et *L'enfer est à lui* (1949), film de gangsters œdipien, où la folie cosmique côtoie en quelques plans fulgurants les inquiétudes de l'époque, l'explosion finale de la citerne de gaz sonnante comme une réminiscence des champignons atomiques de Hiroshima et Nagasaki. Errol Flynn, vif-argent à la grâce bondissante - dans *la Charge fantastique* (1941) ou le merveilleux *Gentleman Jim* (1942). Des héros troubles dont l'éclat se pare toujours d'ambivalence - Jim Corbett est-il un arriviste ou un authentique élé-

gant de boxe ? Sans doute les deux. Flynn pouvait aussi, quand le film l'exigeait, se révéler d'une sobriété élégiaque, comme dans l'impressionnant *Aventures en Birmanie* (1945), perfection de mise en scène, d'une modernité sidérante par sa maîtrise intuitive de l'espace, son approche comportementaliste de la guerre au sein d'une jungle hostile, une gestion du hors-champ proprement terrifiante qui en font la matrice secrète du *Predator* de John McTiernan.

Western freudien. Rares cas walshiens d'*underplaying*, Rock Hudson, monolithe hypersexué, et Gregory Peck donnent quant à eux toute latitude à la truculence des récits qu'ils habitent. Ainsi *la Belle Espionne*, bijou d'aventure maritime, où le cinéaste s'abandonne, fait rare, à une pure fantaisie rappelant les scintillements formalistes d'un Ophuls, dans un récit tout en circonvolutions, allers et retours, au diapason des miroirs qui bouleversent la géométrie de l'espace. Une approche singulière dans une œuvre davantage dévolue à l'efficacité, voire la sécheresse, pouvant tendre vers l'abstraction - *la Vallée de la peur*, western freudien avec Robert Mitchum, auquel le cinéaste adjoint les codes du film noir (ombres expressionnistes, flash-back, voix off), grêle d'un fantastique diffus. Et enfin un Clark Gable vieillissant - ironie désinvolte et virile à laquelle Walsh semble s'identifier dans *le Roi et Quatre Reines*, *l'Esclave libre*, *les Implacables*. Quintessence de rouerie ambivalente truffée d'allusions sexuelles, où il est impossible de distinguer la sincérité d'un pragmatisme opportuniste.

Quoi qu'il en soit, c'est l'individualisme qui prime, même quand le héros aspire à un amour tardif comme dans ces trois films solaires. In fine, l'homme walshien ne semble avancer que pour chuter. Dans *High Sierra* comme dans son magnifique remake westernien, *la Fille du désert*, le héros ne recouvre la liberté qu'un bref instant, le temps de se dissoudre dans des paysages immenses, de se tromper d'histoire d'amour, avant de reconnaître enfin celle qui l'aimera, mais trop tard, car déjà sa cavale s'achève, brutale, au bas d'une falaise, abattu par un sniper embusqué. Un dernier panoramique sublime sur les mains jointes des amants, réunis mais morts.

NATHALIE DRAY

RÉTROSPECTIVE RAOUL WALSH à la Cinémathèque française jusqu'au 8 novembre.

RAOUL WALSH EN JEUX ouvrage collectif, les Editions de l'œil, 338 pp., 30 €.

A la Cinémathèque française, Raoul Walsh ou l'action comme seule morale

L'établissement parisien propose une large rétrospective du réalisateur américain, en quatre-vingts films.

Par Jacques Mandelbaum

Publié le 01 septembre 2023 à 06h00, modifié le 01 septembre 2023 à 10h11

• Lecture 4 min.



Anna Q. Nilsson et William Sheer dans « Regeneration » (1915), de Raoul Walsh. PROD DB/FOX FILM CORPORATION

Pour se diriger dans cet étincelant dédale, on peut s'aider de la publication *Raoul Walsh. En jeux*, qui paraît simultanément aux **Editions** de l'Œil (336 pages, , sous la direction de notre collaborateur Mathieu Macheret. La lecture de ces trois cents pages expose toutefois au risque d'arriver tout armé à la Cinémathèque. Les contributions y sont suffisamment nombreuses pour qu'on y picore quelques pistes sur le vif, notamment celle que cet ouvrage fait partir des comédiens, s'essayant ainsi à une « politique des acteurs ».

Le Monde

—
Par Jacques Mandelbaum
Publié le 1^{er} septembre 2023
Le Monde
—

Événement à la Cinémathèque française



« Tout en se plongeant dans l'admirable et définitif ouvrage sur le grand cinéaste borgne et ses relations avec ses actrices et ses acteurs, ça s'appelle *Raoul Walsh en jeux*, c'est aux éditions de l'œil, et c'est dirigé d'une main de maître par Mathieu Macheret. »



—
Par Antoine Guillot
Publié le samedi 2 septembre 2023
France Culture, *Plan Large*
—



[En écoute ici]

Les coups de cœur du Masque & la Plume



« Michel Ciment : un livre, *Raoul Walsh en jeux*, collectif (éditions de l'œil). »



—
Par Antoine Guillot
Publié le samedi 14 mars 2020
France Inter, *Le Masque & la Plume*
—



[En écoute ici]